





## L'ARBRE À SOLEILS

Henri Gougaud est né à Carcassonne en 1936. Homme de radio, parolier de nombreuses chansons pour Jean Ferrat, Juliette Gréco et Serge Reggiani, chanteur, poète et romancier, il partage son temps d'écrivain entre les romans et les livres de contes.



Henri Gougaud

L'ARBRE À SOLEILS

L É G E N D E S

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-116003-1

(ISBN 2-02-005232-6, édition brochée)

(ISBN 2-02-006803-6, 1<sup>re</sup> publication poche)

© Éditions du Seuil, 1979

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## *Rêverie sur les légendes*

L'imagination au pouvoir fut un slogan, c'est-à-dire une parole stérile sur laquelle rien ne pouvait germer, et rien ne germa. Dans la mesure où elle fut dite en un temps où l'on s'ouvrit des plaies terriblement délicieuses, donc inguérissables, il est encore difficile de la dépouiller de son charme. Mais en vérité l'imagination n'a que faire du pouvoir – je veux dire : de l'art de gouverner, qui n'engendra jamais que des monstres, selon Saint-Just. L'imagination est libertaire et ne triomphe qu'en cet espace intérieur où se tait toute volonté et ne se manifeste que l'émerveillement illuminé.

L'imagination éclore, c'est la légende. Elle n'est pas un divertissement puéril, ni une de ces vieilles choses déterrées que manipulent jalousement les archéologues. Elle est un fruit, né du mystère. Dire cela n'est pas manière de fuir commodément dans les ténèbres. Qui oserait prétendre que tout fruit – cerise ou pomme – n'est pas né du mystère ? Avant le fruit est l'arbre, avant l'arbre la semence, avant la semence, quoi ? Tout discours de chimiste, au-delà de ce point d'interrogation, ne peut qu'enfoncer plus loin le seuil, point l'abolir.

Il est, au fond de nos chimies, une source de vie. L'enfant la pressent qui, à partir de la plus banale ignorance (« dis, pourquoi elle est verte, la baraque ? »), demande à l'infini : pourquoi ? De cette source obscure, parce que profonde, jaillit une eau qui nous baigne, nous nourrit et

cherche la lumière, le soleil, la conscience. Il faut ici parler de religion, et j'en éprouve quelque vergogne. Je n'ai aucun goût pour les opiums, qu'ils soient populaires ou aristocratiques, mais si toute ambition n'était haïssable, je voudrais être un franc mécréant doué de cette enfantine et religieuse vertu de pressentir. Par ailleurs, si l'on veut absolument échapper à toute compromission, on peut à bon droit considérer la religion selon son sens premier : du latin *religere*, relier. Mais quelle sorte d'entremetteuse est la religion ? On nous a dit qu'elle mariait l'obscur terre des hommes au ciel ensoleillé de Dieu. Il est une autre paroisse où l'on pense à l'inverse qu'elle doit unir l'obscur source divine à la claire conscience humaine. En d'autres termes : il faut que le flot de l'inconscient baigne et fertilise la conscience pour qu'à son heure elle fructifie, et que la vie soit sensée.

Dans le dictionnaire étymologique de Bloch et Von Wartburg il est dit que le mot légende est emprunté au latin médiéval *legenda*, proprement : ce qui doit être lu. J'ose ajouter qu'entre lire et lier je ne perçois guère qu'un menu déplacement d'R, autant dire un souffle (une inspiration ?). Je franchis ici la distance qui va de l'argumentation sérieuse, c'est-à-dire sévèrement corsetée, au jeu poétique. Je crois une telle démarche toujours éclairante. Si elle ne l'était pas elle aurait au moins le mérite de détraquer l'intelligence machinale et de la rendre caduque – sabotage salutaire : nous expliquons trop et ne jouissons pas assez.

Lire, écouter une légende, c'est d'abord se laisser envahir par une jouissance innocente et mystérieuse. L'analyse pourrait interrompre cette bienheureuse invasion. Il faut donc se méfier d'elle quoique la raison, finalement, reste toujours pantoise devant le bonheur brut. Mais la merveille éveille, et pousse à d'avidés questions : d'où viennent-elles, ces légendes ? Quels en sont les auteurs ? Pourquoi certaines se trouvent-elles semblables en des

points de la Terre trop éloignés pour que l'on puisse envisager un voyage, même hasardeux ? Les premières réponses sont peu claires : les légendes sont nées, probablement, de la même mère (la même mer ?) que les rêves. Leur auteur est celui qui fit les arbres. Nul ne se demande pourquoi le feuillage des arbres verdit pareillement en Afrique, en Chine, en Europe. C'est ainsi. Sans doute des pollens ont-ils traversé des océans, voilà pourquoi un peu partout fleurit la rose. Des légendes aussi ont navigué, mais c'est anecdotique. L'important, que je vais à peine désigner, le voici : le voyage du héros légendaire est intérieur. C'est en ses profondeurs qu'il descend, éveillant des monstres, des dragons, des songes comme des nuées de feuilles mortes sous ses pas impatients. Plus il s'enfonce, plus il est solitaire. Au tréfonds une source ruisselle, une femme l'attend, dévoilée : la sagesse, le bonheur, la paix, la vie renouvelée. Ainsi est accomplie l'œuvre religieuse du héros : il est devenu un homme majuscule car il a porté la lumière de sa conscience, à travers la nuit remuante de son inconscient, jusqu'à la source divine. Il a joint les deux bouts. Il est arrivé à la fin du moi et Dieu rit, délivré<sup>1</sup>.

Il faut savoir – peut-être apprendre à – écouter les légendes sans honte, sans pudibonderie. Car la raison est aujourd'hui devenue cette gardienne du convenable, cette dame patronnesse devant qui toute jouissance est inavouable. Elle mérite qu'on la berne et qu'on la tourne, que l'on rie sous cape de ses mines scandalisées (sous cape car elle règne) chaque fois qu'un joyeux enfant de putain ose un geste trouble devant elle, comme un défi. Nous l'avons tous en nous, cette duègne. Mais nous

1. Qui veut approfondir l'interprétation des légendes doit lire les œuvres de Marie Louise von Franz. Trois livres sont parus d'elle aux Éditions de la Fontaine de Pierre, à Paris : *L'Interprétation des contes de fées*, *La Voie de l'individuation dans les contes de fées* et *L'Ane d'or, interprétation d'un conte*.

sommes aussi l'amoureux vivace, l'amoureuse insoumise qu'elle a mission de contraindre. Ce qui est au-dedans est comme ce qui est au-dehors : nous vivons en un monde de papes, de soldats et de mécaniciens. Ceux-là socialement nous mènent – on ne sait où, on sait comment. Le peuple poétique subit leur prestige et leur autorité. J'entends par peuple poétique ceux que l'improbable – onirique ou vécu – attire et émerveille. Ils ne s'expriment guère, redoutant le ridicule et le mépris. S'ils le font, on les estime *a priori* indignes de confiance : ils ne sont pas raisonnables. Le gendarme et le savant ont en commun d'être d'incontestables témoins. On accepte que parlent les conteurs de légendes, aimables saltimbanques auxquels on fait parfois l'honneur d'une révérence, à condition qu'ils ne revendiquent aucune part de vérité. Les légendes, pourtant, sont ce que nous avons de plus précieux en ce monde. Chacune est un chemin qui conduit au mystère de la vie. Elles ne sont pas une pâture puérile. Elles ne sont pas une manière d'oublier le réel, mais de le nourrir. S'insinuer tendrement en elles c'est apprendre la liberté, éprouver le bonheur parfois douloureux de vivre.

Je n'enseigne pas, je pressens que quelque part, en nous, est une porte par où entre un vent vivifiant, charriant des images venues de la terre des mystères commune à tous les hommes (voilà pourquoi les légendes se ressemblent parfois étrangement). Ce pays des mystères, ce paysage derrière nos portes, si nous parvenions à les déverrouiller, pourrait être le lieu de passage d'une révolution par le fond : je l'imagine comme la terre anarchiste, donc promise, où la liberté peut voluptueusement s'exercer, où toute rencontre est possible, où l'on tient debout par le seul miracle d'être, hors des contraintes de la raison, tout à coup libérés d'elle, étonnés d'être nus et de n'avoir pas froid, émerveillés d'être vivants au-delà de toute espérance.

## RÊVERIES SUR LES LÉGENDES

Les lecteurs de « ce qui doit être lu » pourraient, s'ils le voulaient, être les pionniers de cette révolution par le fond. Il suffirait qu'ils acceptent tranquillement, en pleine lumière publique, d'éprouver la volupté de se sentir troubles, assurés que leurs eaux noires charrient des diamants. Il suffirait que face aux durs, qui finissent toujours par casser, ils décident d'être invincibles parce que désarmés.



*Afrique*



## I. LES PLUS ANCIENNES LÉGENDES DE L'HUMANITÉ

### *Enkidou et Gilgamesh (Sumer)*

Enkidou est un colosse au front bas, rocheux. Sa poitrine et ses larges épaules sont couvertes d'une épaisse toison de poils frisés, sa chevelure et sa barbe sont pareilles à un buisson hirsute. Il va comme un grand singe puissant, féroce, mais debout, car il est un homme. Pourtant il ne connaît pas les humains, ses semblables. Il vit parmi les bêtes sauvages. Avec les gazelles il broute l'herbe. Il boit l'eau des rivières, couché sur la rive, sa tête penchée sur l'eau. Il sait courir aussi vite qu'un cerf.

Un jour, un chasseur le rencontre au bord d'une source, sous les grands arbres de la forêt. Enkidou grogne, le regarde et s'enfuit dans le sous-bois, parmi les rayons de soleil qui percent le feuillage. Le chasseur revient vers ses compagnons.

– J'ai vu, leur dit-il, là-bas, dans la forêt, un homme semblable aux animaux. Il est grand et fort, sa barbe mange son visage et il va nu, comme les singes.

Les autres s'exclament :

– C'est donc lui qui détruit nos pièges, déchire nos filets dans la rivière !

Ils vont ensemble se plaindre à Gilgamesh, le roi d'Ourouk. Gilgamesh va consulter sa mère, Arourou, la grande déesse. Il lui demande :

– Qui est cet homme qui vit parmi les bêtes, hors de toute compagnie humaine ?

Arourou la déesse sourit, sur la terrasse du temple d'Ourouk, et regarde au loin le ciel. Elle répond :

– C'est ton frère. Il s'appelle Enkidou. Je l'ai pétri dans une boule d'argile. Il n'est encore qu'une créature nocturne, mais il sera bientôt aussi fort, aussi puissant que toi.

Gilgamesh se détourne, descend les escaliers et revient vers les chasseurs rassemblés devant sa porte.

– Amenez à cet homme sauvage, leur dit-il, la plus belle femme d'Ourouk. Je veux qu'elle lui enseigne l'amour. Je veux qu'elle le civilise.

Ainsi font les chasseurs. Avec la plus belle femme d'Ourouk ils vont à la rencontre d'Enkidou, dans la forêt de cèdres, au bord de la source. Enkidou boit, à longues goulées, l'eau ensoleillée. Quand il voit apparaître le reflet de la femme dans la source, il se dresse lentement et ses mains se tendent vers elle.

Sept jours et sept nuits ils s'aiment et se caressent au bord de l'eau. Alors le cœur et l'esprit d'Enkidou s'épanouissent et la lumière de l'intelligence germe dans sa tête. Le voici maintenant assis dans l'herbe aux pieds de la femme, et la femme lui dit :

– Enkidou, tu ne vivras plus avec les bêtes sauvages, tu vas venir avec moi dans la grande cité d'Ourouk où demeure Gilgamesh, le roi parfait. Gilgamesh se croit le plus fort des hommes car il ne connaît pas ta puissance.

Elle déchire son vêtement en deux. D'une moitié elle habille Enkidou et de l'autre elle reste vêtue. Puis elle prend l'homme par la main et le conduit comme un enfant jusqu'à la hutte d'un berger. Devant Enkidou, sur la table elle pose du pain. Enkidou regarde ce pain et le flaire. Il n'a jamais vu pareille nourriture. Il a coutume, lui, de téter le lait des animaux.

– Mange, lui dit la femme, c'est l'aliment des hommes véritables. Et bois de la bière, c'est la coutume des gens d'ici.

Enkidou mange et boit sept fois à la cruche. Alors il sourit, son œil brille, ses traits s'éclairent. Quand il est rassasié, elle le lave, le frotte d'huile parfumée, peigne sa chevelure et taille sa barbe, elle lui donne des vêtements de cuir et lui dit :

– Te voilà beau comme Gilgamesh.

Ils vont ensemble à la grande cité d'Ourouk.

Enkidou marche au milieu de la rue et son pas sonne clair. Il va vers la grande place, où le peuple est rassemblé car Gilgamesh prend aujourd'hui une nouvelle épouse. La foule se fend pour laisser passer l'homme nouveau, tant il a l'air fier et redoutable. Devant Gilgamesh il s'arrête, les poings sur les hanches. Il lui dit :

– On prétend ici que tu es invincible. Je veux savoir si c'est la vérité.

Le peuple d'Ourouk, autour des deux hommes, fait un cercle. Ils sont de même taille et de même carrure. Ils s'empoignent au milieu de la place. En plein soleil, arc-boutés épaule contre épaule, ils font trembler la terre, mais ni Enkidou ni Gilgamesh ne bougent. Aucun des deux ne peut renverser l'autre. Un long moment, ils sont devant le peuple comme deux rocs affrontés. Enfin Gilgamesh ruisselant de sueur se redresse et dit :

– Embrasse-moi, mon frère. La même mère nous a pétris. Je t'offre mon amitié.

Enkidou répond :

– Tu es digne d'être le roi de cette cité.

Les gens d'Ourouk restent silencieux car deux larmes roulent sur les joues d'Enkidou. La gorge nouée il vient de découvrir l'amitié fraternelle, et cela le bouleverse.

Alors la femme, qui partout l'a suivi, le prend par la main et lui dit :

– Bénis soient tes pleurs. Tu as connu l'amour, tu as mangé le pain et bu la bière, te voici pris de faiblesse devant le plus beau des sentiments humains. Tu es, maintenant, un homme véritable.

Elle le conduit dans sa maison.

Passent des années de vastes aventures. Un soir, Enkidou devenu vieux s'étend sur sa couche et pendant neuf jours agonise. Au dixième matin il meurt. Alors, devant son cadavre, Gilgamesh pleure et jeûne longtemps. Enfin, il se dresse et se révolte contre le sort commun des hommes : la mort. Il hurle la tête levée vers le ciel : « Nul ne me fermera jamais les yeux, même pas vous, dieux du Temps ! »

Il s'en va à la recherche de l'immortalité.

Sur une île aux confins de la terre, vit un vieillard millénaire, le seul vivant de l'humanité que la mort n'ait jamais pu atteindre. Il s'appelle Outanapishtim. Gilgamesh décide d'aller lui demander quel est son secret. Il voyage longtemps par les plaines, les ravins et les forêts du monde. Il voyage très loin, jusqu'au bord de la terre. Là se dresse une énorme montagne. La cime de cette montagne touche au soleil étincelant. La base de cette montagne plonge au plus profond de l'enfer. Dans la paroi abrupte une porte est creusée. Elle est gardée par trois monstres terrifiants : trois hommes à tête de scorpion. Gilgamesh, hardiment, s'avance vers eux. Les hommes-scorpions tendent leurs mains en avant. Ils disent :

– Le chemin dont nous gardons l'entrée appartient au soleil. C'est un long et sombre tunnel. Aucun mortel ne l'a jamais franchi. La terre des hommes finit ici.

Gilgamesh n'écoute pas, il s'avance jusqu'à toucher de son poitrail les mains tendues. Alors les hommes-scor-

pions reculent, les bras devant leurs figures épouvantables, et le laissent passer.

Dans le tunnel, Gilgamesh, environné de ténèbres, marche des heures, des jours noirs, des semaines. Il marche jusqu'à tomber sur les genoux, épuisé. Enfin, il sent une bouffée d'air frais sur son visage. Il voit un point de lumière, au loin, il reprend courage. Il s'appuie des deux mains aux parois et parvient, les pieds en sang, au seuil ensoleillé d'un jardin merveilleux. Les arbres sont couverts de fruits luisants de sucre. Gilgamesh, sur l'herbe douce comme la laine d'un agneau, se repose un instant. Alors il entend la voix du dieu-soleil qui lui dit, du haut du ciel :

– Homme, te voilà dans le jardin des délices. Reste ici, jouis de la vie et renonce à l'immortalité, elle n'est pas de ce monde.

– Si elle n'est pas de ce monde, grogne l'homme dans sa barbe bouclée, j'irai la chercher ailleurs.

Il se lève et s'en va, droit devant lui. Il marche longtemps encore, des jours, des nuits. Il arrive au seuil d'une auberge. Une femme l'accueille et lui souhaite la bienvenue. Elle s'appelle Sidouri. Elle lui offre un repas de viande, de pain noir et de vin, puis s'assied sur un banc en face de Gilgamesh attablé. Elle lui dit :

– Ce que tu cherches, tu ne le trouveras jamais. Mange, bois, sois heureux. C'est pour cela que tu es né. Pour rien d'autre.

Gilgamesh lui répond :

– Je veux atteindre l'île où vit Outanapishtim l'immortel.

– Alors, lui dit Sidouri, la servante brune, tu dois traverser l'océan de la mort. Le batelier du vieux sage va venir tout à l'heure chercher des provisions. Peut-être pourras-tu obtenir de lui qu'il te conduise jusqu'à l'île.

Le batelier vient en effet. C'est un homme sans âge,

mélancolique et gris comme un ciel nuageux. Il consent à embarquer Gilgamesh sur son bateau.

– A une condition, dit-il, que jamais tes mains ne touchent les eaux de la mort, sinon nous serions perdus tous les deux.

Gilgamesh promet. Ils naviguent cent vingt jours sur une eau noire et lourde, dans une brume épaisse, immobile, désespérante. Ils parviennent enfin au rivage de l'île, et le batelier conduit Gilgamesh à la cabane où vit Outanapishtim l'immortel. C'est un vieillard au regard doux, infiniment ridé, mais vigoureux. Il est assis, vêtu de blanc, devant une étroite fenêtre. Il contemple la mer et la brume. Gilgamesh le salue.

– Je suis venu chercher le secret de l'immortalité, lui dit-il. Dis-moi comment toi, seul au monde, tu as vaincu la mort.

– C'est une longue histoire, répond Outanapishtim.

Ses yeux se font rêveurs comme s'il évoquait un très lointain souvenir d'enfance.

– Au temps où j'étais un homme ordinaire, un terrible déluge inonda la terre. Moi, pour sauver ce qui pouvait être sauvé de la vie terrestre, j'ai construit une arche. Dans cette arche j'ai accueilli un couple de chaque espèce animale, et un brin d'herbe de chaque pays du monde. Quarante jours nous avons navigué dans la tempête. Puis les eaux se sont retirées. Alors Ea, le dieu de la sagesse, m'a conduit ici, sur cette île, dans cette maison qui me fut offerte pour demeure éternelle.

Quand Gilgamesh entend ces paroles, il désespère.

– Les dieux t'ont fait immortel, lui dit-il. Tu n'as donc aucun secret particulier ?

Le vieillard sourit, pose une main sur l'épaule du jeune homme à la barbe frisée et répond :

– Je ne veux pas te laisser repartir d'ici les mains vides. Je vais te faire un cadeau. Au fond de la mer pousse un buisson. Celui qui goûtera au fruit unique de ce buisson retrouvera la jeunesse.

un énorme sanglier rugit et s'enfuit par les buissons. Les joueurs éclatent de rire tous les deux. Soslan dit :

– Rattrape-le donc.

Eltagan jette les dés : trois lévriers bondissent les babines retroussées, poursuivent le sanglier et le ramènent sanglant, déchiré, devant leur maître.

– A toi de jouer, dit le colosse au crâne d'or.

Soslan jette les dés. Des flammes jaillissent de la forêt, au pied de la colline, et la caverne d'Eltagan s'embrase. Le géant se dresse en plein vent, lève les bras au ciel, épouvanté devant l'incendie formidable qui ravage sa maison. Il gémit :

– Tu as gagné, Soslan. Prends ma tête.

Soslan rit et danse sur la pierre plate. Il dit :

– Regarde.

Il prend ses dés, les jette au ciel. Un gros nuage noir apparaît au-dessus de la forêt, la pluie déferle sur l'incendie, et le déluge éteint les flammes. Eltagan tombe à genoux. Soslan pose la main sur son crâne d'or, il lui dit, avec une terrifiante affection :

– Tu es brave, Eltagan, fils de Kutsyk. Je ne veux pas te couper la tête. La peau de ton crâne d'or me suffit.

Il tire son poignard de sa ceinture et le scalpe.

Il redescend au village des Nartes. Sur la table des couturières, il jette la peau d'or du crâne d'Eltagan.

– Voilà pour le col de mon manteau, dit-il.

Il embrasse les filles en riant comme un enfant.

## *Soslan à la recherche d'un plus fort que lui*

Soslan est le plus fort des Nartes, le plus hardi, le plus vigoureux. Quand les jeunes guerriers, sur la place du village, s'exercent au tir à l'arc, toutes les flèches de Soslan vont droit au but : ses compagnons sont adroits, Soslan est infaillible. S'ils vont au bord de la rivière lancer sur l'autre rive des rocs de plus en plus lourds, c'est encore Soslan qui fait siffler dans l'air des quartiers de roches que tous les autres ensemble ne peuvent soulever. Il n'a pas de rival au village des Nartes, et cela l'agace. Il est ainsi, ce fou superbe : toujours insatisfait. C'est pourquoi il s'en va, un matin, courir le monde à la recherche d'un plus fort que lui.

Il traverse la vaste plaine, il marche longtemps. Un jour enfin, il arrive au bord d'une haute falaise. En bas, il découvre le fleuve aux eaux vertes. Sur la rive, un pêcheur est assis : il est gigantesque. Sa canne à pêche est faite de trois arbres liés bout à bout. A son hameçon pend, en guise d'appât, un bœuf entier. Soslan descend à sa rencontre, vient vers lui, le salue. Il lui dit :

– Je suis à la recherche d'un plus fort que moi. A ce que je vois, j'ai trouvé. Tu me parais invincible.

L'autre éclate d'un rire formidable qui fait trembler le ciel, puis répond :